

Dans la vallée des grenouilles

"*Ici, c'est la banlieue de Paris*", explique un professeur du lycée français Charles-de-Gaulle aux parents venus le rencontrer ce jour-là. Nous sommes à South Kensington, au sud-ouest de Londres, dans ce quartier cossu que les Anglais appellent "*la vallée des grenouilles*".

A la sortie du métro, on tombe sur une boulangerie Paul, où de jeunes mères de famille aux allures très Neuilly-Auteuil-Passy partagent un café. En face, un fromager bleu-blanc-rouge. Un peu plus loin, deux librairies françaises vendent au bas mot deux fois plus cher qu'en France les dernières sorties littéraires. Mais aussi des cahiers Clairefontaine à prix d'or pour les élèves du lycée français, dont on exige des feuilles à grands carreaux quand les Britanniques n'utilisent que des cahiers à lignes. Sans oublier l'Institut français, son Ciné Lumière et le consulat général.

Les Français de South Kensington, Christian Roudaut les appelle les "escargots" dans son livre *France, je t'aime, je te quitte* (Fayard, 240 pages, 18 euros) : "*Ils essaient de vivre ici comme s'ils étaient dans l'Hexagone*", explique ce journaliste qui vit à Londres depuis 1999. Souvent, ils sont venus pour des raisons purement professionnelles, et il ne s'agit là que d'une étape dans une carrière (dans la diplomatie, dans la banque...) qui les emmènera ailleurs.

Pascal Grierson est parti du même constat quand il a décidé de créer une radio londonienne pour Français. "*Londres est la cinquième ou sixième ville française, on y trouve 400 000 Français, dont 75 000 appartiennent à des CSP +. Et ceux-là restent très classiques et aiment rester très français*", juge-t-il, à quelques jours du lancement sur les ondes, le 17 novembre, de French Radio London.

Il n'y a pas qu'à South Kensington qu'on trouve des "escargots". Partout où le lycée français à ouvert des écoles primaires - Clapham, dans le sud de Londres, Ealing, à l'ouest, ou Fulham, dans le sud-ouest -, les Français se sont regroupés. Dans ces annexes, ils sont arrivés plus récemment et souvent avec moins de moyens, et peut-être plus de curiosité, que leurs prédécesseurs de la "*vallée des grenouilles*". Il n'empêche, on commence déjà à y voir des signes de cette "francisation" jusque-là propre à "South Ken", ce que Debra Kelly, professeur de culture francophone à l'université de Westminster, qualifie de "*néocolonialisme urbain*".

M. Grierson n'est pas seul à vouloir s'enrichir sur le dos de ces expatriés peu intégrés. Au moins deux sites Internet (Chanteroy online et French Click) proposent des produits bien de chez nous aux nostalgiques de l'huile d'olive Puget et du camembert Lanquetot. Plusieurs médecins ont créé le très coûteux centre Medicare, qui délivre des soins et des médicaments français à tous ceux qui craignent le National Health Service. Dans le magazine *Ici Londres*, un vétérinaire français fait sa publicité auprès de ses frères d'expatriation, au cas où les chiens et les chats de ces dames se sentiraient dans l'inconfort avec la langue anglaise. Sans parler de ce dentiste qui exerce à Paris mais vient quelques jours par mois dans la capitale britannique pour soigner une clientèle peu regardante à la dépense.

"Il n'y a que 120 000 Français immatriculés au Royaume-Uni, dont plus de 80 000 à Londres, explique Edouard Braine, le consul de France à Londres. Il n'est pas déraisonnable de multiplier ce chiffre par quatre pour avoir une idée du nombre de nos concitoyens qui vivent dans la capitale britannique." Il n'est pas non plus déraisonnable, juge le consul, de miser sur le caractère très peu aventurier de certains. Pour autant, affirme M. Braine, le modèle South Kensington n'est que la face émergée et peu représentative d'un phénomène "de masse" bien plus large.

"South Kensington et ce que cela symbolise, c'est l'expatriation de papa, renchérit M. Roudaut. Dans les années 1990, les Français sont venus en masse à Londres, dans tous les secteurs et dans tous les quartiers." C'est ce qu'on a appelé "la troisième vague d'émigration" outre-Manche, après celles des huguenots sous Louis XIV et des aristocrates dans la foulée de la Révolution française.

Aujourd'hui, et cela reste vrai malgré la crise, ils viennent d'un coup d'Eurostar pour des raisons économiques. Un marché du travail plus ouvert, un monde où il est moins important de sortir d'une grande école, un endroit où apprendre l'anglais et faire ses armes à l'heure de la mondialisation. *"Ce sont les oubliés de Saint Pancras (nom de la gare où arrive l'Eurostar)", développe M. Braine. Des jeunes surtout, dont plus de la moitié sont bac + 4 ou bac + 5. Mais pas seulement. Il y a aussi beaucoup de Français d'origine maghrébine qui trouvent à Londres une société moins raciste, où il est plus facile de trouver un logement ou un emploi.*

Ceux-là, M. Roudaut les appelle *"les caméléons"*, parce qu'ils se mêlent totalement à la ville. *"Ils sont invisibles"*, confirme Mme Kelly, qui travaille à un ouvrage académique sur les Français de Londres. Et, contrairement à d'autres communautés, *"comme les Portugais, très nombreux dans le quartier de Pimlico, ils ne se vivent pas comme des immigrants économiques. Et ne ressentent donc pas le besoin de former à Londres une communauté avec leurs concitoyens"*, poursuit l'universitaire. On est loin de "South Ken".

Virginie Malingre

Courriel : malingre@lemonde.fr